

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 24 (1933)

Artikel: Les bases de l'application de l'hygiène mentale à l'enfance et à l'adolescence
Autor: Repond, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-112052>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les bases de l'application de l'hygiène mentale à l'enfance et à l'adolescence.

L'hygiène et la prophylaxie mentales ont pour but de prévenir l'apparition des maladies nerveuses et psychiques. De même que l'hygiène physique peut obtenir par des mesures de prévoyance et par l'entraînement que le corps, endurci et vigoureux, résiste mieux qu'un organisme débile aux fatigues, aux épreuves, aux infections, l'hygiène mentale, en assurant et fortifiant l'équilibre nerveux et psychique, peut rendre la vie mentale plus robuste et la mettre en état de surmonter sans troubles les difficultés et les dangers de la vie.

Les anomalies et les maladies qui menacent l'équilibre mental peuvent provenir du corps, mais peuvent être aussi d'origine psychologique. Généralement il y a intrication des deux ordres de causes, et l'on verra, par exemple, qu'un organisme constitutionnellement prédisposé à telle maladie psychique y succombera si les circonstances morales sont nuisibles, alors qu'il pourra y échapper si les conditions psychologiques sont favorables. On voit par là combien vaste est le domaine de l'hygiène mentale. Lutte contre les maladies héréditaires d'abord et prévention de la procréation d'individus tarés sont des tâches qu'elle a en commun avec l'hygiène générale. D'autre part, fait paradoxal, les énormes progrès de l'hygiène générale ne diminuent pas les obligations de l'hygiène mentale, mais les rendent au contraire plus urgentes. En effet on réussit aujourd'hui à maintenir en vie une foule d'individus à organisme constitutionnellement débile et souvent taré que les fâcheuses conditions sanitaires d'autrefois et les épidémies éliminaient le plus souvent dès l'enfance. Or certaines tares psychiques, tout au moins une certaine fragilité, vont généralement de pair avec l'insuf-

fisance constitutionnelle générale, en sorte que les tâches de l'hygiène mentale commencent avec ces personnalités peu résistantes là où finissent celles de l'hygiène corporelle.

La lutte contre la morbidité mentale des individus constitutionnellement prédisposés aux troubles de cette nature doit commencer dès l'enfance. C'est souvent à cette époque de la vie seulement que les diverses mesures préventives peuvent avoir de l'efficacité, c'est en tout cas à ce moment qu'elles sont le plus facilement applicables et, au prix d'efforts peu considérables, donnent les meilleurs résultats.

Mais encore faut-il que ces efforts, qui sont généralement d'ordre éducatif ou rééducatif, soient adéquats, se gardent de tout schématisation et soient adaptés à la personne de l'enfant.

La psychologie moderne et surtout la psychanalyse nous ont appris que les dynamismes psychiques qui entrent dans la composition du caractère de l'être social, moral, intellectuel sont prélevés dans le grand réservoir des forces instinctives primitives. Plus même, ces dynamismes ne sont que des instincts transformés, détachés de leur poursuite biologique première, en un mot, des instincts « sublimés ».

Le moyen par lequel cette sublimation s'opère, c'est l'éducation dont le but est la sociabilisation, la moralisation de l'être humain. Or, comment se fait-il que si souvent l'œuvre éducative échoue plus ou moins complètement, qu'elle se heurte à des difficultés insurmontables et ceci même dans des cas où l'on ne peut l'accuser d'aucune négligence ni d'insuffisance. Pourquoi y a-t-il tant d'enfants qui tout petits déjà sont difficiles, indisciplinés, révoltés, qui ne réagissent nullement de la manière usuelle aux mesures éducatives ordinaires, qui, parfois richement dotés au point de vue intellectuel, ne font aucun progrès, sont incapables de travailler ou de vouloir travailler, qui, n'ayant eu sous les yeux que les meilleurs exemples, montrent néanmoins des tendances choquantes à des perversions, à un précoce éveil de la sexualité, à des actes gratuits de méchanceté et de cruauté ?

Quand de pareils cas surviennent dans des familles désunies, dont l'un ou l'autre des parents se conduit mal, boit, donne de mauvais exemples, néglige ou maltraite l'enfant, on croit tenir l'explication du comportement anormal de ce dernier. On changera peut être alors son entourage, on le placera dans une famille étrangère : si, dès lors, l'enfant évolue bien, ce qui n'est pas

très souvent le cas, on sera confirmé dans l'opinion que l'entourage seul était coupable des réactions anormales ; si l'enfant ne s'améliore pas, il sera considéré, après quelques changements de milieu, comme un incorrigible que les maisons de redressement devront mâter et que guettent dès lors les maisons de correction.

C'est là, pour autant que nous sommes renseignés, la procédure administrative habituelle dans la plupart des cantons suisses et à l'étranger quand il s'agit d'enfants et de familles économiquement dépendantes. Comme ce ne sont guère que de celles-là que les administrations publiques ont à s'occuper, on est volontiers tenté, en général et même dans les cercles d'éducateurs professionnels, d'attribuer une influence non seulement prépondérante, mais exclusive au milieu familial pour le développement moral, caractérologique et psychologique de l'enfant.

C'est là une conception, non pas fausse, mais simpliste et incomplète. Car enfin il faut tenir compte aussi des cas très nombreux où les parents n'ont rien à se reprocher, où le milieu est des plus favorables, où seuls les meilleurs exemples sont donnés et où cependant l'éducation d'un ou de plusieurs enfants échoue complètement. Il ne faut pas oublier non plus les cas fort nombreux aussi où, malgré les circonstances les plus adverses, les exemples les plus déplorables, les conditions les plus précaires, les enfants réussissent parfaitement à s'adapter à la vie.

Ceci montre que les conditions du développement psychologique, normal ou anormal, de l'enfant, sont d'une extrême complexité, qu'il y a toujours une intrication de facteurs très divers et qu'on s'expose à faire fausse route en attribuant à l'un d'eux seul un rôle déterminant.

Pourquoi la psychiatrie, sous son aspect d'hygiène mentale, se croit-elle actuellement appelée à intervenir dans le domaine de l'éducation et non pas seulement dans celle des anormaux, mais dans les cas à la frontière de l'anomalie chez les enfants difficiles et dyssociaux ? C'est que l'expérience démontre que presque toujours les enfants présentant des difficultés du développement psychique, du caractère, de l'affectivité ou de l'instinctivité ne sont pas autre chose que des malades nerveux. Autrement dit, les troubles du comportement, caractéristiques de l'enfant difficile, sont une des expressions possibles de son déséquilibre nerveux. Il y a d'ailleurs souvent une singulière

alternance chez les mêmes individus entre les anomalies de la conduite et les symptômes nerveux : tantôt les uns, tantôt les autres peuvent dominer le tableau. Pendant plusieurs années un enfant pourra ne présenter, par exemple, que des anomalies du comportement, telles que révolte, indiscipline, fugues, paresse, etc., puis, vers la puberté, assez brusquement, cet état pourra se transformer en une véritable maladie nerveuse, comme l'hystérie ou la névrose obsessionnelle.

La marche inverse est tout aussi possible : un enfant névropathe pourra, à un moment donné, évoluer complètement vers un comportement dyssocial. Généralement, d'ailleurs, il y a coexistence des deux ordres d'anomalies, mais ce qu'il y a de frappant c'est que tel symptôme nerveux peut être remplacé en tout temps par tel trait anormal du caractère ou de la conduite, et vice versa.

La névrose, a dit Freud, est l'envers de la perversion. Qu'est-ce à dire ? C'est que les causes psychologiques des troubles les plus divers du comportement et du caractère, comme aussi des symptômes nerveux, sont les mêmes et que leur extériorisation, soit leur symptomatologie seule est différente. Autrement dit, on peut admettre que la névrose est constituée par le refoulement des tendances perverses : l'individu est tombé de Charybde en Scylla.

En fait, ces phénomènes psychologiques sont beaucoup plus complexes que cela, d'autres éléments y jouent un rôle important, et les compensations ou les conversions des tendances refoulées peuvent être fort diverses, en sorte que les liens ne peuvent souvent être établis que par une analyse approfondie.

Cette transformation de symptômes en d'autres n'est guère explicable que lorsqu'on considère l'ensemble des phénomènes psychiques à un point de vue dynamique. Nous disions plus haut que les forces psychologiques différencierées de l'adulte sont dérivées des instincts, prélevées aux dépens de ces derniers. On peut se représenter que chaque individu dispose d'une quantité constante de cette énergie vitale, nerveuse que, consciemment ou non, il investit dans ses divers ordres d'activité : instinctive, émotionnelle, musculaire, intellectuelle, etc. Pour assurer un bon équilibre, il faut une équitable et saine répartition de ces énergies. Or, biologiquement, elles sont liées à l'activité de certains organes corporels qui peuvent être plus ou moins

développés et en revendiquer une quantité très variable suivant les individus. La primauté du système musculaire, ou du système digestif, par exemple, liée au tempérament, à la constitution, exerce non seulement sur le physique, mais sur le développement psychique une profonde influence. En effet, les dynamismes engagés primitivement dans l'activité physiologique de certains systèmes d'organes ne peuvent y trouver, dans l'état présent de la civilisation et de l'évolution humaines, toute leur utilisation. Ce qui doit nécessairement avoir la primauté chez l'homme, c'est le psychique, et ce dernier se compose, tout au moins s'enrichit, d'une partie des énergies originairement affectées à des activités purement organiques et instinctives.

Il est intéressant de constater que ces énergies, quoique sublimées, c'est-à-dire transposées sur un plan psychologique, gardent toujours, plus ou moins masquée, la marque de leur origine. C'est notamment le cas pour les énergies psychiques provenant des deux grands groupes d'instincts sexuels et agressifs.

Au point de vue de l'hygiène mentale de l'éducation, ces faits ont une grande importance, car bien des troubles du caractère et de l'équilibre nerveux en général peuvent provenir du fait qu'on méconnaît certaines tendances profondes de l'enfant, déterminées par des prédispositions constitutionnelles, qu'on ne les considère que comme des phénomènes passagers, des caprices, qu'on lutte directement contre elles et leur extériorisation au lieu d'en tenter la sublimation par des moyens psychologiques adéquats et agissant en connaissance de cause.

Les résultats de ces luttes qu'on poursuit parfois pendant des années contre certaines tendances instinctives montrées par les enfants ne sont pas souvent favorables. On en arrive ainsi, par exemple, à provoquer ou à favoriser des refoulements. Par refoulement, on entend le fait qu'une activité instinctive qui n'a pas le droit de s'extérioriser, pour quelque raison que ce soit, est bannie hors du conscient de l'individu. Mais par là, bien entendu, on n'a pas obtenu sa suppression, elle ne cesse pas d'exister pour autant, son activité continue dans l'ombre de l'inconscient et trouve à s'exercer d'une manière détournée, symbolique, parfois sous forme de symptômes nerveux, parfois sous forme d'hypercompensations, ou encore comme une révolte générale et des troubles du comportement.

Il faut reconnaître que la grande majorité des enfants à robustesse psychique normale supportent assez bien, sans grandes souffrances ni difficultés apparentes, les répressions et les corrections que l'œuvre éducative impose à leurs extériorisations instinctives et émotionnelles. Il n'y a pas chez eux de ces fixations libidinales excessives dues à la prévalence d'un système organique quelconque, aussi la mobilité des diverses composantes psychiques de leur caractère leur permet-elle aisément de trouver des compensations normales pour les activités qui leur sont déniées. De même, en horticulture, le pincement de certains bourgeons fait-il se concentrer la sève sur certaines parties de la plante sans que celle-ci en souffre.

Mais il n'en va pas de même malheureusement pour les enfants à constitution sensible et nerveuse, dont le nombre tend singulièrement à augmenter. Et pour ces derniers une éducation qui n'est pas inspirée des principes d'une bonne hygiène mentale est souvent vouée à l'insuccès.

Quelques exemples le montreront. Si un enfant manifeste des tendances à la vanité, à la vantardise, la réaction toute naturelle des parents et des éducateurs sera de réfréner ce défaut non seulement en le blâmant, mais en montrant à l'enfant qu'il n'a vraiment pas de quoi être vantard ou fier, et même en l'humiliant. Or la vanité, la vantardise ne sont généralement que la compensation psychologique de sentiments plus ou moins inconscients d'insuffisance et de culpabilité. Au point de vue biologique, ces défauts sont nécessaires à l'individu pour maintenir un certain équilibre apparent et pour se préserver des souffrances morales que procurent les sentiments d'insuffisance. Il s'ensuit qu'humilier un enfant vaniteux est nuisible et faux au point de vue psychologique. On renforce ainsi son complexe latent d'infériorité et, automatiquement, on l'oblige à accentuer inconsciemment son attitude de jactance. Si, par exemple, on humilie une fillette pour son insuffisance scolaire, sa paresse, on pourra par là développer automatiquement chez elle de la coquetterie. Les compliments que lui vaudront son élégance ou son joli minois deviendront la compensation nécessaire au maintien de l'équilibre de son narcissisme offensé. On voit donc que la thérapeutique d'un défaut, car il s'agit bien là d'un traitement psychologique, ne saurait consister, si elle veut être objective et efficace, que dans la recherche du

trouble affectif ou instinctif primitif et, dans le cas de la vanité, par exemple, que dans l'analyse des causes cachées et inconscientes du complexe d'infériorité.

Les mêmes remarques doivent être faites au sujet du traitement de tous les défauts habituels du caractère ou du comportement. Les tendances aux vices, aux péchés capitaux doivent être considérées par l'hygiène mentale comme des anomalies de la structure psychologique. On sait combien il est inutile, chez les enfants difficiles ou chez les prétenus incorrigibles, de vouloir remédier à leur état par des exhortations, des prêches ou des punitions.

La jalousie est un vilain défaut, dit-on. En la traitant comme telle, en « faisant honte » au jaloux, en essayant de corriger son attitude par des moyens inadéquats, de le stimuler en lui vantant les mérites des autres, on n'arrive guère aussi qu'à renforcer l'anomalie, car c'en est bien une, ou à le forcer à se créer des hypercompensations dans un autre domaine. La jalousie prend sa racine dans les premiers mouvements affectifs de l'enfance et s'exerce tout d'abord au détriment du parent de même sexe ou à celui des petits frères et sœurs. Elle peut se détacher en apparence de ces premiers objets, mais ce ne peut guère être considéré comme un progrès si la tendance demeure, et l'individu devient à tour de rôle jaloux de tous ses émules, ses concurrents, ses supérieurs, bref de tous ceux avec lesquels la vie le mettra en contact. On peut même dire que la jalousie, comme mobile psychologique, ne demeure pas un phénomène individuel, mais joue un rôle social de premier ordre et, systématiquement cultivée, forme le levier actif, le ressort de certaines tendances politiques.

Et, cependant, le redressement de l'attitude jalouse de l'enfant par l'analyse de ses mobiles et la libération de ses fixations serait chose assez aisée pour une psychothérapie avertie et compréhensive.

Somme toute, on voit que l'hygiène mentale se préoccupe de trouver derrière l'apparence protéiforme des symptômes nerveux, ainsi que des défauts du caractère et du comportement, les véritables raisons psychologiques qui les déterminent et qui, à leur tour, peuvent avoir des racines constitutionnelles ou organiques. Cette tâche est prophylactique d'abord, car l'existence d'une tendance anormale non corrigée, mais simplement

hypercompensée ou refoulée, est un véritable cercle vicieux qui va généralement en s'aggravant soit par l'apport de nouveaux éléments aux complexes latents, soit par la fixation des attitudes mentales et caractérologiques compensatrices.

On a reproché à l'hygiène mentale et aux théories psychologiques qui inspirent en partie son action de vouloir libérer l'enfant des liens moraux et sociaux qui dirigent son éducation, de tendre aussi à le soustraire à la discipline nécessaire, bref, de vouloir légitimer le libre exercice de ses instincts, en le laissant « vivre sa vie ». Rien n'est plus faux que ce reproche, car il ne saurait être question de supprimer les entraves morales qui s'opposent à la libre extériorisation de la vie instinctive à certaines périodes de la vie. Comme nous l'avons vu, c'est aux dépens de ces forces primitives que se développent les énergies différenciées et sublimées animatrices de la civilisation et de la vie sociale, et l'humanité ne pourrait, sans compromettre son avenir, abandonner cette tâche de subjugation des éléments archaïques qui demeurent au fond de l'être de chaque homme.

Ce n'est toutefois pas en fermant les yeux, en niant les faits biologiques parce qu'on les trouve choquants et qu'ils heurtent des préjugés établis (tels que le dogme de « l'innocence » de l'enfance) qu'on arrivera à remédier aux maux toujours croissants de la névrose et de l'inadaptation sociale. La seule manière d'y parer c'est d'en connaître scientifiquement les causes d'abord, même si elles froissent nos sentiments, puis d'employer les moyens thérapeutiques adéquats.

On trouvera peut-être excessif que nous parlions de traitements psychothérapeutiques à propos du redressement éducatif de simples difficultés de caractère ou du comportement, et l'on y verra peut-être la déformation professionnelle du psychiatre qui veut trouver partout des anomalies nerveuses ou mentales. Il faut bien remarquer à ce propos que la limite entre la santé et la maladie n'est jamais bien nette et que le nombre des humains qui n'a jamais souffert de légers troubles psychologiques plus ou moins passagers, tels que scrupules, obsessions, angoisses, dépressions, insomnies ou encore de malaises corporels d'origine psychique, tels que maux de tête, d'estomac, palpitations cardiaques, etc., est encore moins considérable que celui d'entre eux qui n'a jamais été atteint d'une maladie d'enfance ou d'un rhume de cerveau.

Cependant, conventionnellement, et étant donné l'« odium » qui pèse sur toutes les altérations de l'équilibre nerveux, on ne veut pas reconnaître qu'il s'agit là de troubles véritables, et l'on s'admettra plus volontiers porteur d'un défaut ou même d'un vice que d'une anomalie. Fort heureusement ces préjugés ne sont guère actifs chez les enfants qui, au contraire, sont en général assez heureux d'exposer leurs difficultés et qu'on leur vienne en aide. Les expériences que nous avons eu l'occasion de rassembler montrent bien d'ailleurs que dans de nombreux cas les difficultés du comportement et bien des symptômes nerveux d'apparence même alarmante cèdent avec rapidité à quelques séances de psychothérapie analytique, alors que ces anomalies avaient bravé toutes les mesures ordinaires de l'éducation et de la coercition la plus stricte. Les expériences que notre collaboratrice, Mlle G. Guex, relate dans ce volume forment un témoignage précieux de l'efficacité des mesures d'éducation et de rééducation que préconise l'hygiène mentale.

Celle-ci d'ailleurs ne prétend nullement à tout prévenir ou à tout améliorer. Dans les déficiences congénitales de l'intelligence elle est évidemment impuissante à remédier à l'anomalie primitive, quoique, dans certains cas (crétinisme fruste, par exemple, souvent méconnu), elle puisse, en indiquant à temps une thérapeutique glandulaire, faire obtenir des améliorations sensibles de l'état psychique. Dans d'autres cas encore, on prend pour de la débilité mentale une inhibition instinctive ou émotionnelle des facultés intellectuelles qui peut céder à un traitement psychothérapeutique.

L'étude psychologique des nombreux enfants classés sommairement sous le nom de mauvais élèves est fort intéressante et révèle que les anomalies nerveuses et caractérologiques les plus diverses sont responsables généralement de l'insuffisant travail scolaire. La paresse, ce défaut qu'on reproche à tout propos à l'enfant qui ne travaille pas, n'est pas une explication, car elle n'est le plus souvent qu'une résultante de facteurs psychologiques complexes, conscients ou non. Il va donc de soi que la lutte directe contre la paresse par des punitions ou des encouragements ne peut guère atteindre son but, puisqu'elle ne tient pas compte des causes de cet état. On sait qu'elle peut être due, par exemple, à une insuffisance intellectuelle : l'enfant ne pouvant guère suivre les leçons s'en désintéresse. Elle peut

être due au contraire à une intelligence trop vive : l'enfant s'ennuie parce qu'on ne propose pas assez de nouveaux objets à son attention ou qu'on les lui présente sous une forme rebutante pour lui. Elle est fréquemment due à une tendance habituelle à des rêveries ; or l'analyse de ces dernières montre que leurs racines sont des plus compliquées et que pour les réprimer il ne suffit pas de les blâmer. Elles sont, en effet, souvent la compensation naturelle d'une situation malheureuse ou bien l'interprète d'un éveil sexuel trop précoce ; bref, elles sont liées au plus intime du psychique et ne cèdent guère qu'à une analyse de leurs causes. Leur violent refoulement peut être, d'ailleurs, comme nous l'avons vu souvent, la cause de l'apparition de troubles nerveux. La paresse peut avoir bien d'autres causes psychologiques encore et parmi celles-ci de fort bizarres. Une de nos malades, par exemple, excellente élève, d'habitude, et fort travailleuse, ne fit rien pendant une année, n'apprit pas une leçon, ne s'acquitta daucun devoir, malgré les punitions les plus sévères, pour la raison, dissimulée à tous, que sa sœur jumelle, fort malade, ne pouvait suivre le cours et aurait donc été en retard d'une année sur elle. L'inaction systématique avait pour but de redoubler la classe de façon à se retrouver l'année suivante au même niveau que sa sœur qu'elle aimait par-dessus tout.

On voit ainsi la complication psychologique extrême des causes de ce défaut nommé la paresse et l'on peut comprendre qu'en n'en combattant que la résultante on n'arrive pas à de grands succès. Ce n'est pas au symptôme qu'il faut s'attaquer, mais aux causes physiques et surtout psychologiques sous-jacentes.

Si la structure d'un défaut aussi simple et aussi fréquent que la paresse peut être aussi compliquée, on ne sera pas étonné de voir une intrication beaucoup plus complexe encore dans les cas si fréquents de névroses infantiles. Les plus simples d'entre elles, comme le bégaiement, les angoisses nocturnes, les phobies, l'énurésis, demandent généralement une analyse assez approfondie et c'est naturellement le cas pour les névroses à symptômatologie polymorphe comme les hystéries et les obsessions. Ces dernières peuvent se produire à un âge très tendre encore, à partir de six ans environ, et il est inutile d'en attendre la guérison spontanée.

C'est un fait révélé par la psychanalyse et confirmé par d'innombrables observations que, à la racine de tous ces états névropathiques, se trouvent des anomalies de l'instinct sexuel plus spécialement. On a voulu voir dans le prétendu « pan-sexualisme » freudien une grossière exagération des faits et l'accentuation excessive de cas isolés. Mon expérience psychiatrique m'a constraint de me rallier entièrement à la conception psychanalytique des névroses, la seule qui en permette une compréhension approfondie et une thérapeutique adéquate.

Le traitement psychanalytique des névroses infantiles, des troubles du comportement, du caractère, de l'adaption à la réalité, quoique inspiré des mêmes principes que le traitement des adultes, en diffère notablement au point de vue méthode. Ce n'est que très exceptionnellement qu'on peut attendre d'un enfant qu'il laisse aller librement, selon la règle, ses associations d'idées et dévoile ainsi son inconscient. Par contre, il le révèle aisément dans ses jeux, ses dessins, ses questions, son attitude qui tous gravitent assez clairement autour des points qui le préoccupent. Les refoulements n'atteignent d'ailleurs pas chez l'enfant la même intensité et la même profondeur que chez l'adulte. Plus près du conscient, moins fixés aussi, moins immobilisés par des habitudes compensatrices, ils se laissent plus aisément libérer et résoudre et il est souvent surprenant de voir avec quelle rapidité un enfant paraissant gravement anormal évolue vers la santé mentale sous l'influence d'un psychothérapeute averti. Il existe évidemment chez les enfants aussi des cas difficiles et rebelles, mais la majorité d'entre eux est assez aisément curable ou réadaptable par l'emploi des méthodes analytiques, pourvu que les circonstances extérieures et familiales n'opposent pas trop d'obstacles aux progrès du traitement ou ne créent des conditions de rechute.

Il est évident, en effet, que de même qu'un concours de circonstances est nécessaire pour amener l'éclosion d'une névrose, d'anomalies psychiques en général (prédispositions constitutionnelles, insuffisances ou erreurs éducatives, par exemple), il faut dans le traitement tenir compte de tous les éléments en cause, pour y remédier. Les expériences de ma collaboratrice, Mlle Guex, sont à cet égard un précieux enseignement et montrent comment, avec des moyens relativement simples, sans grands frais aussi, chose essentielle, on peut arriver à guérir

et réadapter beaucoup d'enfants nerveux et dyssociaux sans les interner ni même les soustraire à leur milieu.

Le succès indéniable du Service médico-pédagogique valaisan, la confiance toujours accrue que lui portent de nombreux parents et les autorités scolaires, et ceci dans un canton qui n'est pas suspect de favoriser exagérément les nouveautés, est une preuve des services que peut rendre l'hygiène mentale appliquée aux enfants difficiles et nerveux pendant leur scolarité.

L'hygiène mentale applicable à tous les âges de la vie peut déployer ses plus heureux effets dans l'enfance. Au cours du premier âge elle peut empêcher bien des fautes éducatives, contre-balancer l'influence de fâcheuses prédispositions constitutionnelles, retarder l'éveil prématûr de certains instincts, prévenir la formation de mauvaises habitudes, combattre les tendances à la prévalence pathologique de certains organes. Les fautes les plus grossières sont journellement commises à ces divers égards par des parents pleins de bonnes intentions, mais ignorants. Combien d'entre eux savent par exemple qu'il n'est pas bon pour les enfants de les prendre dans le lit conjugal et qu'il leur est aussi nuisible de les garder dans la chambre des parents après leur première année. A la base de certaines névroses, d'angoisses, de fixations trop intenses à la personne des parents, on trouve régulièrement le fait que les enfants ont été, tout petits, les témoins épouvantés, mais attentifs, des rapports conjugaux.

Combien de parents savent-ils que les tendances si fréquentes des enfants à l'inappétence, à la constipation sont le plus souvent dues à des raisons psychologiques, qu'il en est de même de l'habitude de mouiller son lit ? De même la plupart des parents s'épouvantant à tort aux premières manifestations, d'habitude fort précoces, de la génitalité infantile, font à ce propos des ridicules menaces, punissent, attachent les mains de l'enfant, troublant ainsi une phase physiologique qui, d'habitude, passe toute seule, très vite si on ne s'en inquiète pas.

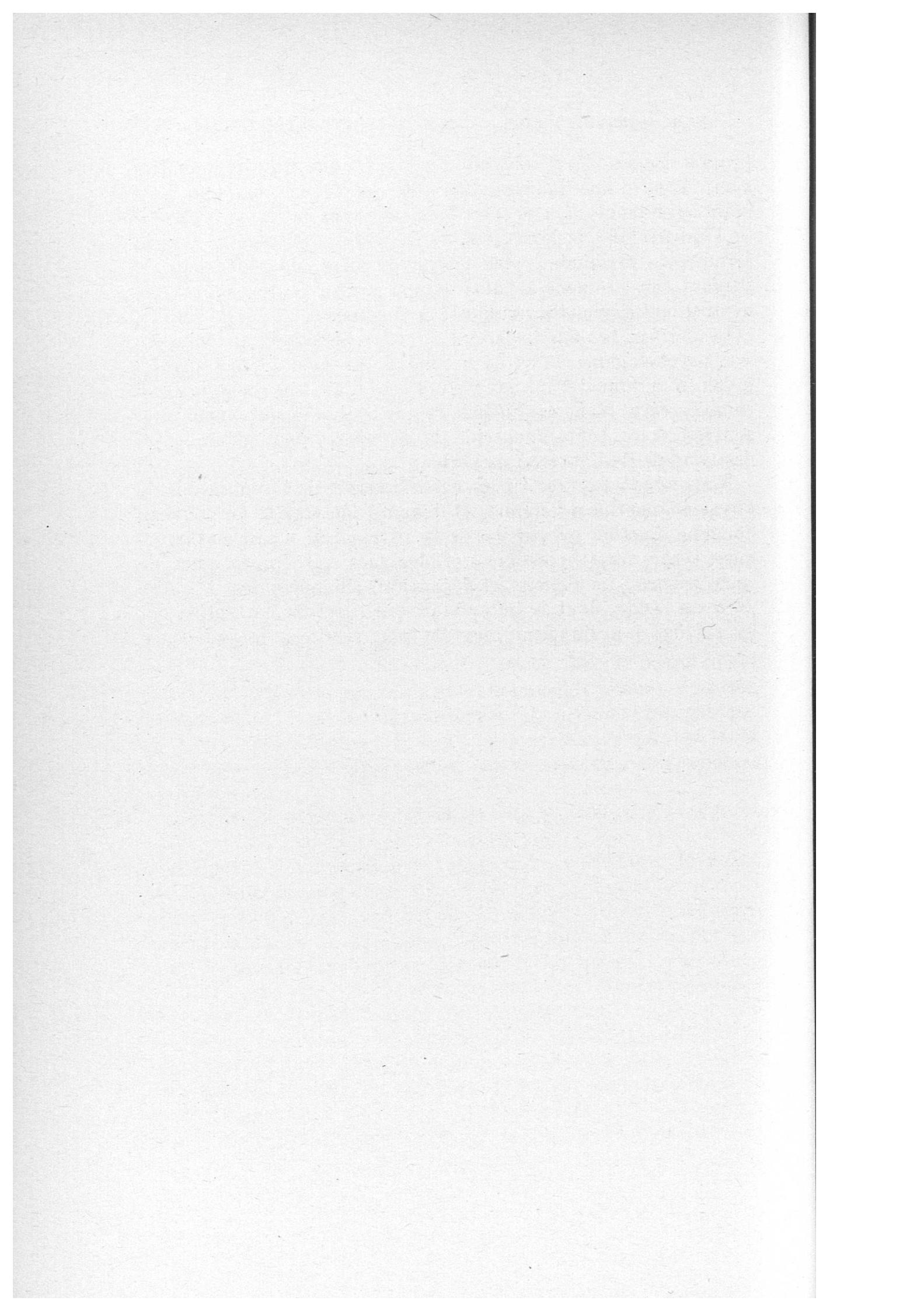
L'enfant pose ainsi à chaque phase de son développement de nouveaux problèmes psychologiques dont l'hygiène mentale peut souvent faciliter la solution. Il en est surtout ainsi à la date si importante pour lui où il doit entrer à l'école et commencer à s'adapter à une existence où il aura à compter sur ses

propres forces. C'est souvent à cette époque que les premiers symptômes d'une inadaptation plus ou moins complète à la réalité commencent à se faire jour, soit sous la forme bruyante de l'indiscipline, de la révolte, de la paresse, soit encore sous la forme plus dissimulée, plus méconnue aussi, du repliement de l'enfant sur lui-même à l'abri duquel pourra se développer une névrose qui deviendra manifeste à la puberté.

Ce dernier âge aussi, période de crise, demande au point de vue psychologique d'être bien conduit. Le nom « d'âge ingrat » qu'on lui a donné et qui est vrai, à plus d'un sens, indique aussi combien cette tâche est difficile et que toute l'évolution confuse, contradictoire, toute l'anarchie de la puberté peut avoir besoin des conseils de l'hygiène mentale.

Nous avons esquissé ici les bases diverses de l'application de l'hygiène mentale à l'enfance et délimité son action. Ce nouveau domaine d'action préventive de la psychiatrie utilise naturellement toutes les connaissances étiologiques et thérapeutiques de cette science : les exposer ici dépasserait singulièrement le cadre de cette étude, dont le but n'était que d'attirer l'attention sur les services que l'hygiène mentale peut rendre à la pédagogie.

Dr A. REOND.



DEUXIÈME PARTIE

